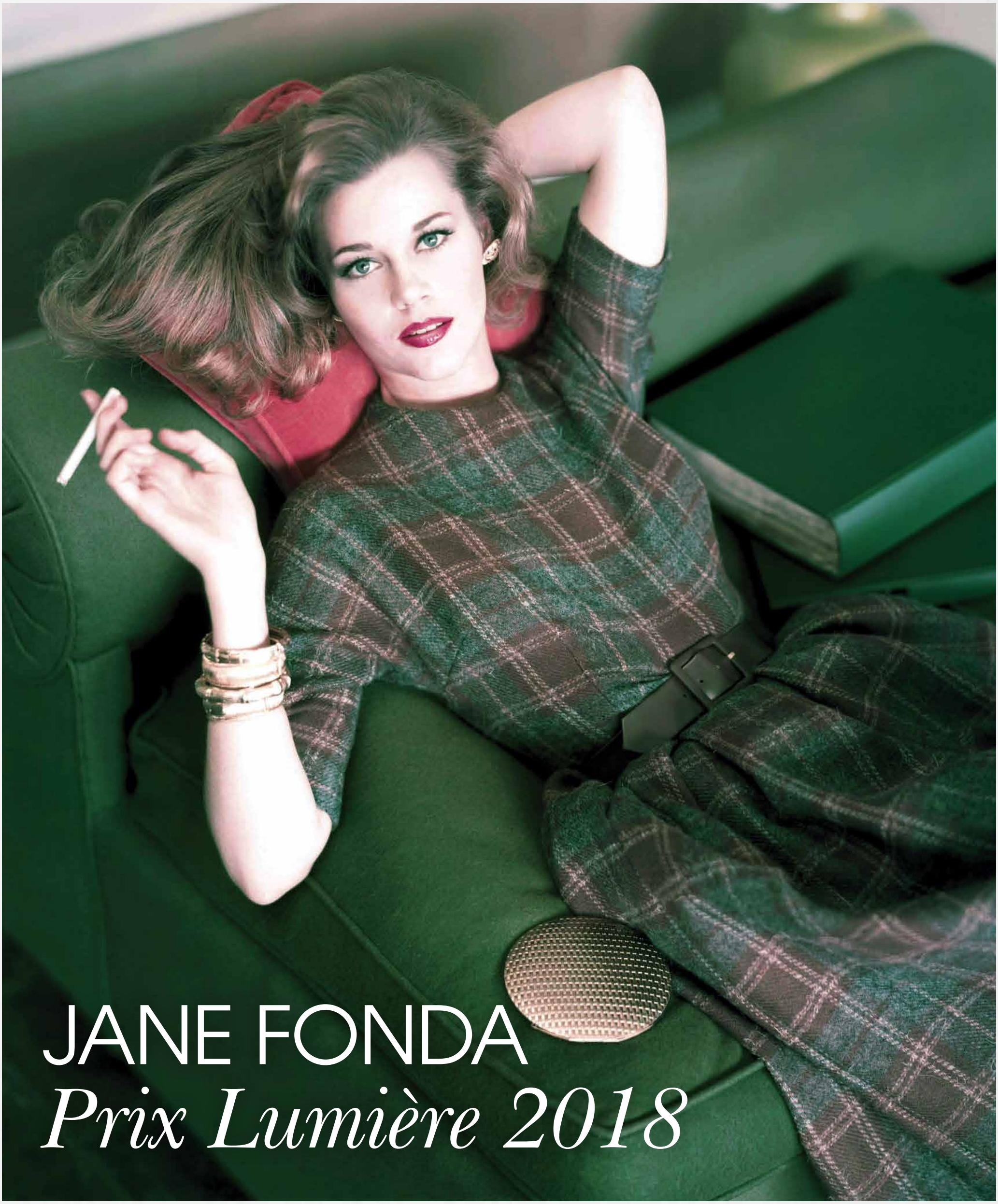
LUMIÈRE 2018

Le journal du festival Lumière

« Le Cinématographe amuse le monde entier.
Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » **Louis Lumière**

Vendredi 19 octobre 2018
N°7 – 10e année



JANE FONDA
Prix Lumière 2018

© DR

JANE FONDA
Prix Lumière 2018 !

C'est à une icône pour des générations de spectateurs, auréolée de deux Oscars, que revient ce 10ème Prix Lumière. Une actrice à la filmographie éblouissante, qui a brillé au firmament d'Hollywood sans jamais renoncer à ses convictions. Deux ans après Catherine Deneuve, Lumière sacre à nouveau une femme d'exception.

Elle s'est dite "Over the Moon", sur un petit nuage, en apprenant qu'elle allait recevoir le Prix Lumière. Sa carrière l'a menée de Sydney Pollack à Arthur Penn, de René Clément à Roger Vadim, et son tempérament hors du commun lui a fait choisir des rôles puissants, politiques, citoyens, féministes comme dans *Le Syndrome chinois* de James Bridges, *Klute* d'Alan J. Pakula, grâce auquel elle gagne son premier Oscar, ou encore *Le Retour* de Hal Ashby, qui lui en fait décrocher un deuxième. Cette militante engagée contre la guerre du Vietnam, a porté pendant six ans le projet du *Retour*, qui montre crûment la détresse des soldats de retour du front, mutilés et suicidaires, au moment où l'opinion publique américaine refusait encore de la voir. Après avoir débuté au cinéma en 1960 avec *La Tête à l'envers* de Joshua Logan, elle incarne très tôt une farouche indépendance, qui la conduit à jouer dans *Maison de poupée* de Joseph Losey d'après Henrik Ibsen ou dans *Julia* de Fred Zinnemann, avec à la clé de nombreuses récompenses: Golden Globes, Emmy Awards, BAFTA… Son rôle dans *On achève bien les chevaux* de Sydney Pollack, qui montre l'envers du rêve américain - les cruels marathons de danse de la *Grande Dépression* -, marque un tournant dans sa carrière. Tour à tour fragile, forte, mutine ou envoûtante, mais aussi drôle et irrévérencieuse, Jane Fonda est une star internationale, une icône depuis plusieurs décennies, immergée dans les réalités du monde. Engagée, à l'avant-garde de tous les combats démocratiques et civiques, symbole des luttes pour la liberté, l'anti-racisme et la paix, elle est restée une personne intègre, en quête d'elle-même, s'interrogeant sur ses réussites et ses erreurs. Programmé au festival, le documentaire de Susan Lacy, *Jane Fonda in Five Acts*, en témoigne. Une qualité d'âme qui ne laisse pas ses partenaires indifférents: lui aussi oscarisé pour *Le Retour* en 1979, son partenaire Jon Voight avait salué sur scène, en larmes, sa *"grande dignité, en tant qu'être humain, qui me bouleverse"*. À la Mostra de Venise 2017, son complice Robert Redford lui a rendu hommage: *"Jane et moi avons une longue histoire dans le cinéma", a-t-il dit. "Tourner avec elle a toujours été facile, les choses se mettaient en place naturellement, nous n'avions pas besoin de beaucoup de discussions et de préparation"*. À 80 ans, elle est encore de tous les combats: en mai elle participait à une montée des marches inédite, 100% féminine au Festival de Cannes, avec 81 autres stars et femmes du 7e art, dont la présidente du jury Cate Blanchett et la réalisatrice Agnès Varda, pour réclamer l'égalité salariale dans le cinéma. Et lors de la conférence United State of Women à Los Angeles, elle s'est insurgée contre la politique de lutte contre la drogue du gouvernement américain, intransigeante avec les petits consommateurs de drogues douces. À la cérémonie des Oscars, elle portait un badge Time's Up, l'association fondée par 300 femmes influentes d'Hollywood pour défendre les victimes de harcèlement sexuel. Et au festival de Sundance dans l'Utah, elle a bravé la neige pour prendre la tête de la deuxième Marche des femmes contre Donald Trump. Son dernier film, "Book Club" une comédie romantique dont elle partage l'affiche avec Diane Keaton, célèbre les femmes de sa génération qui *"savent encore profiter de la vie"*, dit-elle. En récompensant Jane Fonda, le Festival Lumière célèbre aussi le nom de sa famille, en rendant avec elle un hommage particulier à son père Henry Fonda. [*Rébecca Frasquet*]

© DR

© DR

© DR

UNE VIE
IN FIVE ACTS

Dans le documentaire *Jane Fonda in Five Acts*, Susan Lacy offre un regard pour le moins original sur une personnalité hors norme, dont l'existence semble profondément liée à celle des hommes qui l'ont traversée. Tour à tour actrice, gourou du fitness ou farouche activiste, celle qui est aussi la fille d'un monument du cinéma y dévoile ses failles liées à l'enfance - elle fut blessée à jamais par le suicide de sa mère et l'absence du père admiré. Un coup de projecteur différent sur une héroïne hautement inspirante, flamboyant Prix Lumière 2018 en quête de sens.

Henry Fonda

Le père, la légende du cinéma. Sa fille souffrira toute sa vie de leur manque de communication. Il est son père à l'écran dans *La Maison du Lac* en 1981, et Jane vit ce tournage comme une catharsis.

Roger Vadim

La période française. Roger Vadim est l'auteur d'*Et Dieu… créa la femme*, ses femmes ont pour nom Brigitte Bardot et Catherine Deneuve… Il est irrésistible. Ensemble, ils auront une fille, une vie légère partagée entre campagne et Saint-Tropez, et ils inventent *Barbarella* (1968). Jane Fonda fuit cette destinée.

Tom Hayden

Le leader activiste. Il rencontre l'actrice de *Klute* (1971), au visage encadré d'une frange noire de jais. Ils partagent une vie de bohème ultra-engagée et la militante prend le pas sur l'artiste. Contre la guerre du Vietnam, elle ouvre la période "papesse du fitness" pour financer ses actions. C'est un succès sans précédent. Un enfant naît de leur union.

Ted Turner

Le magnat moustachu de la presse. Charismatique, le fondateur de CNN convoite Jane Fonda peu de temps après sa rupture avec Tom Hayden. Elle tombe sous le charme, abandonne sa carrière d'actrice et vit une existence bourgeoise de ranchs en ranchs, sans se désengager de son activisme.

Jane

La résilience. Allégée de ses carcans, Jane fait le point, libère sa vie de mère et de grand-mère et découvre la "healthy life". Son élixir ? Se remettre en question, toujours. [*Charlotte Pavard*]

SÉANCE: INSTITUT LUMIÈRE, samedi à 10h

Un documentaire à visionner lors de séances de rattrapage sur OCS Géants

Jane et Henry,
ENSEMBLE C'EST TOUT

Longtemps, souvent, on a opposé Henry Fonda à sa fille Jane. Pourtant ils furent fascinants l'un pour l'autre. Pas étonnant alors que Jane Fonda ait souhaité fêter son prix Lumière en rendant hommage à son père. Car ils n'ont jamais cessé de se parler.

Jane et Henry, Henry et Jane, ce sont deux Amériques qui n'ont cessé de se répondre au cinéma et de se réunir finalement. Les films projetés cette année au festival sont des dialogues permanents entre un père et sa fille, les Fonda, deux générations qui se sont affrontées dans la réalité, mais qui livrent sur grand écran, et puisque le temps permet de les mettre en perspective, deux regards en correspondance absolue. Comment ne pas voir dans *On achève bien les chevaux* (Pollack, 1969) le pendant exact de *Les Raisins de la colère* (Ford, 1940)? Ce sont les mêmes dénonciations du capitalisme. Ce sont les mêmes personnages brisés, jetés sur les routes par la crise, contraints de relever des challenges absurdes jusqu'à l'épuisement. Jane et Henry ont pour ces rôles-là, la même forme de sourcils incrédules, livrés, interrogateurs, les mêmes bras ballants, face à la dureté vide de sens qui les entoure. C'est effectivement à travers les rôles intimes d'Américains modestes, que les Fonda ont finalement cheminé ensemble. Le héros plein de conscience de *Douze hommes en colère* (Lumet, 1957) porte le même regard attentif et déterminé sur la justice, que la journaliste qui dénonce un scandale écologique dans *Le Syndrome chinois* (Bridges, 1979). *Le Faux coupable* (Hitchcock, 1957) aux manières douces et désarmées connaît la capacité de résilience de l'infirmière qui gère les dégâts de la guerre du Vietnam dans *Le Retour* (Ashby, 1978). Jane et Henry n'ont pour autant pas été que des consciences américaines, ils ont aussi joué la même année, avec le plaisir. La guerrière sexy de *Barbarella* (Vadim, 1968) aurait ainsi pu affronter le salaud sans foi ni loi d'*Il était une fois dans l'Ouest* (Leone, 1968). Seul dans ses rôles de patriarches dans *Le Clan des irréductibles* et *La Maison du lac*, Henry s'est démarqué de Jane. Ces deux personnages de père sont totalement sans pitié avec leurs enfants. Ils les poussent ainsi à tenir debout face à lui. Ils les arment pour mieux les affranchir. C'est peut-être ça le grand idéal ultime qu'Henry aurait laissé à Jane dans *La Maison du lac* (Rydell, 1981): une tension, une énergie de vie, la capacité d'aller *Vers sa destinée* comme le titre de l'un des premiers films d'Henry Ford en 1939. Ça laisse bouleversé mais construit. D'Henry vers Jane. [*Virginie Apiou*]

© DR

Les causes d'une actrice engagée

Une femme, de multiples causes. Figure de l'Amérique contestataire des années 1960 et 1970, cette pionnière du militantisme a fait de sa vie une lutte antiraciste, anti-nucléaire, et pro droits civiques.

C'est en France, pendant mai 68, qu'elle s'éveille à la politique aux côtés de son amie Simone Signoret. Venue pour un tournage, celle qui est alors la compagne de Roger Vadim vit à Paris depuis quatre ans. De retour aux États-Unis, le personnage revendicateur de *Klute* d'Alan J. Pakula (1971) révèle définitivement la facette engagée d'une actrice devenue star.

Fervente pacifiste, elle se prononce en 1972 contre la guerre du Vietnam. Cette même année, elle se rend à Hanoï et se laisse photographier aux côtés des troupes nord-vietnamiennes, image qui lui vaudra l'inimitié durable de ses compatriotes. Seules des excuses publiques auront raison de ce désamour. C'est une période intense pour l'actrice militante qui ne vit plus que pour faire entendre sa voix, aux côtés de son mari, l'activiste Tom Hayden.

Pendant plus de dix ans, elle met sa carrière sur pause. En quête de sens, elle n'accepte de tourner qu'à certaines conditions, et produit ses films. Fiction et réalité se mêlent ainsi dans *Le Retour* (1978), où elle campe l'épouse d'un Américain parti combattre au Vietnam. En 1979, le film engagé contre le nucléaire, *Le Syndrome chinois*, est aussi une sonnette d'alarme. Elle s'invente reine de l'aérobic dans le but de financer ses causes, et c'est un succès planétaire. Éternel chantre des libertés, à 80 ans, l'actrice a aussi fait de #MeToo l'un de ses combats. [*Charlotte Pavard*]

› MASTER CLASS DE JANE FONDA:
› **CÉLESTINS, THÉÂTRE DE LYON,** vendredi à 15h

› CÉRÉMONIE DE REMISE DU PRIX LUMIÈRE:
› **AMPHITHÉÂTRE – CENTRE DE CONGRÈS,** vendredi à 19h30
Le Syndrome chinois de James Bridges (2h02) en présence de Jane Fonda

EN VENTE À LA LIBRAIRIE DU VILLAGE:

Femme et actrice accomplie, elle relate sa vie avec sincérité dans cette autobiographie publiée en 2005 aux éditions Plon, devenue un best-seller mondial.

Carbone, la revue qui explore la pop culture consacre un numéro spécial et survitaminé à une femme "forte et indépendante" pour laquelle "l'âge n'est pas un problème, encore et toujours libre".

17 millions de copies VHS, rien de moins! Quand Jane Fonda lance sa première vidéo en 1982, avec quelques comparses en body et chaussettes chauffantes, elle n'a aucune idée de l'engouement qu'elle va susciter. Et pourtant! Personne n'a jamais réussi à égaler ces ventes. Sans le vouloir, l'actrice a aussi lancé la Vidéo. Un phénomène mondial!

MIFC
MARCHÉ INTERNATIONAL DU FILM CLASSIQUE
Festival Lumière, Lyon, France

En direct du MIFC

Devant les professionnels réunis au Marché international du film classique, Mariya Gabriel, Commissaire européenne à l'Economie et à la Société numérique, a rappelé la nécessité de protéger la création.

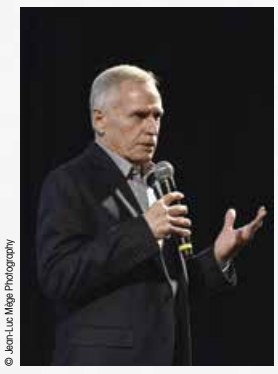
Venue dévoiler le prototype d'un répertoire européen des films, Mariya Gabriel souligne que le numérique, parfois vu comme un danger car il bouleverse les modes de distribution et de consommation, est avant tout une opportunité à saisir. Très concrètement, la directive SMA qui régule le secteur audiovisuel européen, va garantir la présence de 30% d'œuvres européennes sur les plateformes de diffusion en streaming. De son côté le projet de répertoire de films européens doit contribuer à soutenir la création sur le continent ainsi que sa propagation tout en permettant une plus grande transparence. Pour Mariya Gabriel, le cinéma reste un excellent vecteur pour transmettre les valeurs humanistes portées par l'Union européenne, surtout dans des temps politiquement troublés. [*Perrine Quennesson*]

INVITÉS

© Sabine Perin

CHARLES COHEN

Promoteur immobilier, producteur et distributeur de films, mécène, l'Américain Charles Cohen a créé en 2008 le Cohen Media Group, une société devenue le plus grand distributeur américain de films français aux États-unis, qui restaure également des classiques. Propriétaire du mythique cinéma Quad à New York, il vient d'inaugurer sa propre chaîne de VOD, Cohen Media Channel, disponible aux Etats-Unis sur Amazon Prime. À Lumière, il est venu présenter sa dernière production, *The Great Buster: A Celebration*, un enthousiasmant documentaire de Peter Bogdanovich sur Buster Keaton, ainsi que sept films du maître du cinéma muet restaurés en version 4K.



© Jean-Luc Mège Photography

GROVER CRISP

Il gère le programme de protection, de restauration, de préservation et de remodelage numérique des ressources des bibliothèques de films et de programmes de films Columbia Pictures et TriStar Pictures pour Sony Pictures Entertainment. L'Américain Grover Crisp travaille dans l'industrie du cinéma et de la télévision depuis plus de 35 ans et depuis 1984 pour les studios Columbia / Sony Pictures Entertainment. En présentant *La Poursuite impitoyable* d'Arthur Penn, il a fait un parallèle entre l'Amérique du film et celle qui, 50 ans plus tard, a élu Donald Trump président.

BÉNÉVOLES SANS FRONTIÈRES

© Sandrine Thessillat / JLM Photography

De gauche à droite: Ossama Amin, Marie-Jeanne NDayisaba, Kabeya Kayembe Anderson, Fatima Al Sheikh, Yiazatou Drame, Jean-Baptiste Capitaine Madimba

Vous les avez certainement aperçus avec le journal, vous accueillir d'un sourire à l'entrée des salles. À l'occasion de la Quinzaine de l'Intégration, Yiazatou, Kabeya Kayembe, Fatima et Marie-Jeanne ont rejoint, dans le cadre d'un partenariat avec la préfecture de région, la préfecture du Rhône et les associations IFRA, Forum Réfugiés, PasserElles Buissonnières et Singa, l'équipe de 800 bénévoles du festival.

Marie-Jeanne et Capitaine sont revenus. Déjà bénévole l'an dernier, ce couple charmant s'engage tout au long de l'année, pour le Secours Catholique pour l'une, pour le Forum Réfugiés en donnant des cours de français pour l'autre. Il leur était donc naturel de revenir, *«en attendant de trouver un travail»*. Généreux, ils n'oublient pas d'en profiter un peu, ravis d'avoir pu visiter le musée des frères Lumière en début de semaine. L'Ivoirienne Yiazatou et Kabeya Kayembe, loin des menaces subies en République démocratique du Congo, ont aussi le sourire. Regard doux et déterminé sous son foulard blanc, Fatima a fui Raqqa en Syrie et s'est installée avec ses grands enfants en Turquie avant de rejoindre la France. Quant à Ossama, ingénieur marocain, il rêve en regardant les techniciens du festival œuvrer aux installations: *«J'espère faire cela un jour»*. [*Charlotte Pavard*]

Cette année, le groupe EDF, partenaire fondateur du festival, s'associe à nouveau à la Quinzaine de l'Intégration. Au même titre que Adequat et GL Events, qui proposeront également des stages ou des contrats aux personnes motivées.

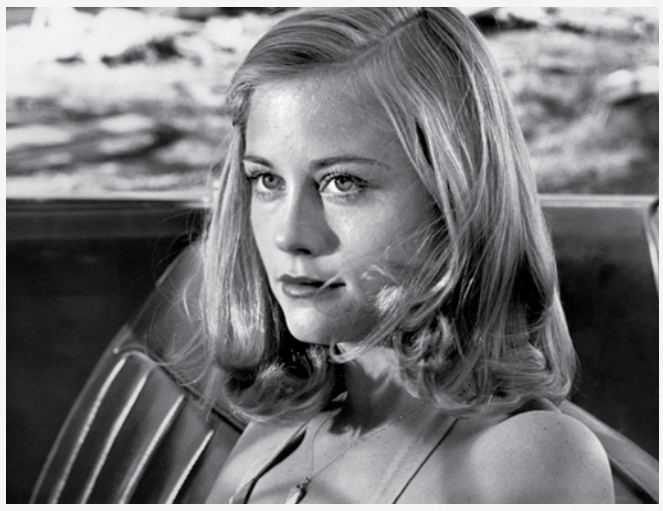
LE BILLET DE PREMIERE

© DR

LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND

Puisqu'ici à Lyon, Sergio Leone a sa nuit, voici deux trois petites choses à savoir (ou pas!) sur *Le Bon, la Brute et le Truand* avant de (re-)voir la merveille. *«Au début, j'étais à peu près seul. Puis on a été deux. Et maintenant, nous voilà trois! Si ça continue comme ça, dans le prochain, je partagerai la vedette avec la cavalerie américaine!»* Ainsi parle Eastwood lorsqu'il découvre le scénario du *Bon, la Brute et le Truand*. On le comprend. Le voici soudain comme un attaquant de football habitué à être seul en pointe, soudain obligé de faire la passe et de laisser marquer ses camarades. Eli Wallach et Lee Van Cleef ne vont pas s'en priver. *«Le prochain?»* dit Eastwood. Il n'y en aura pas. Leone et Clint se quittent au sommet. Presque bons amis. À la sortie du film en 1968, Bob Kennedy, en pleine campagne électorale, s'exclame: *«Le Bon c'est mon frère, la Brute, c'est Nixon et le Truand, c'est McNamara!»*. Anthony Mann, lui, est sorti écœuré de la projection d'un film trop simpliste à son goût: *«Ce n'est pas possible, le bon est habillé en blanc, et le méchant en noir!»* Mann a semble-t-il, oublié la couleur du poncho. *«Clint était le genre grand silencieux, explique Eli Wallach qui effectua de longs trajets en voiture avec Eastwood sur les routes espagnoles. C'est le genre de type avec qui vous êtes obligé de lancer un sujet de conversation et de parler tout le temps. Il sourit, hoche la tête, et stocke tout dans cette super-calculatrice qui lui sert de cerveau.»* Avant de se rendre en Espagne sur le tournage du *Bon, la Brute et le Truand*, le même Eli Wallach s'est précipité dans un surplus américain avec le réalisateur Henry Hathaway pour choisir lui-même le chapeau, les jambières et bretelles qu'il portera à l'écran. On n'est jamais trop prudent! À Burgos, dans la province espagnole de Castille, personne n'a oublié le film de Sergio Leone et surtout son final grandiose tourné sur place. Depuis 2014 une association a débuté la restauration du cimetière de Sad Hill que Sergio Leone avait fait construire avec des tombes disposées en cercle comme dans un théâtre antique. À l'époque, des jeunes appelés de l'armée de Franco s'étaient chargés de disposer les milliers de croix. Cinquante ans plus tard, des bénévoles les ont replacées à l'identique avec la bénédiction de la région, qui y voit une bonne manière d'attirer des touristes. Pour la modique somme de 15 euros, chacun peut faire inscrire le nom qu'il souhaite sur l'une des croix. Enfin, laissons le mot de la fin au grand Leone qui, à la sortie américaine de son film, savoure sa revanche: « Je me rendis à Hollywood, alors que *Le Bon, la Brute et le Truand* était projeté dans les meilleures salles d'Amérique. J'avais donc du succès. On m'écoutait et voilà ce que je dis aux Américains: *«Maintenant, l'Ouest est à tout le monde; Aux Italiens, comme moi. Aux Allemands, qui ont fait des western-choucroutes, aux Français, qui, à Fontainebleau, tournent des western-camemberts. Même aux Japonais. (…) Vos sources traditionnelles sont taries ou du moins polluées. Il faut en trouver d'autres, si vous voulez conserver votre place de producteurs pour le monde entier.»* [*Thomas Baurez*]

Le Bon plan de Télérama



© DR

Dernière séance

Chaque jour, la rédaction de Télérama choisit une image d'un film présenté au Festival Lumière : un plan qui en dit long, la promesse d'un récit ou d'un style, la prouesse d'un comédien ou d'une comédienne. Un film à aller voir de toute urgence !

Il faut regarder ce visage : celui d'une jeune femme très belle, aux cheveux et aux yeux clairs, aux lèvres bien dessinées, soulignées d'un trait de rouge dont la photo, même en noir et blanc, rend bien la texture. Elle est de trois quarts, le regard relevé : assise dans une voiture décapotable, elle s'adresse (sans parole) à quelqu'un qui est debout. Il y a une porte de voiture entre elle et cette personne. Et mettons que cette personne soit vous, le spectateur, vous savez que cette porte (comme l'écran, du reste) est infranchissable.

Peter Bogdanovich a trouvé Cybill Shepherd sur la couverture d'un magazine : elle était une jeune mannequin de 20 ans. Elle portait un chemisier sur lequel étaient plusieurs fois inscrits les mots "I love you", *« mais son regard contredisait ce qui était écrit »*, raconte Bogdanovich dans son récent livre d'entretiens avec Jean-Baptiste Thoret : *« J'ai tout de suite su qu'elle était mon personnage, une fille dont le regard dit autre chose que les mots qu'elle prononce. »* Dans cette magnifique élégie qu'est *La Dernière séance* (1971), Jacy, alias Cybill, la fille la plus convoitée, celle que tous les garçons désirent, n'est pas la moins malheureuse… Cybill Shepherd partagera la vie de son metteur en scène, puis tournera avec Martin Scorsese (dans *Taxi driver*). Mais c'est une autre histoire : impossible d'oublier ce visage sur lequel une caméra se posait pour la première fois… [*Aurélien Ferenczi*]

SÉANCE: › **Lumière Terreaux,** vendredi à 19h

RESSORTIE

© Jean-Luc Mège Photography

RAGTIME DE MILOS FORMAN EN AVANT-PREMIÈRE

En souvenir de Milos Forman, Prix Lumière 2010, le Festival Lumière, Lost Film et l'Atelier d'image proposent aux spectateurs de Lumière 2018 de redécouvrir l'un des grands chefs-d'œuvre du cinéaste en copie restaurée, en avant-première de sa ressortie en salles et en DVD et Blu-Ray (co-édité avec Arte) au printemps.

SÉANCE: › **Institut Lumière,** dimanche à 10h15

SÉANCE SPÉCIALE

© DR

Sergio Leone : la nuit du Western spaghetti

La Nuit Sergio Leone réserve trois pépites du légendaire Italien, indissociable de son alter ego musical, Ennio Morricone.

LE BON LA BRUTE ET LE TRUAND – 1966

« Tu vois, le monde se divise en deux catégories : ceux qui ont un pistolet chargé et ceux qui creusent. Toi, tu creuses », dit Clint Eastwood. En 1966, Sergio Leone solde sa Trilogie du dollar avec *Le Bon, la Brute et le Truand*. Un trio au sommet sur fond de guerre de Sécession : *"le bon"* Clint Eastwood, *"la brute"* Lee Van Cleef, *"le truand"* Eli Wallach se tiennent en joue pendant six minutes, dans une insoutenable tension tenue par la musique d'Ennio Morricone. Culte.

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST - 1968

L'harmonica de Charles Bronson, Henry Fonda et son regard d'acier, une Claudia Cardinale magistrale. *Il était une fois dans l'Ouest*, ce sont les adieux de Leone au Western du grand Ouest. Ce chef-d'œuvre mélancolique filmé en grande partie à Monument Valley, est largement plébiscité en France et, encore plus qu'ailleurs, la musique d'Ennio Morricone joue sa mystérieuse partition. Scénario des jeunes Dario Argento et Bernardo Bertolucci.

IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION - 1971

« La révolution c'est la confusion » disait Leone. Deuxième volet de la Trilogie *« Il était une fois… »*, le film explore le mythe de la révolution mexicaine, ses idéaux et ses mécanismes. Une violence nouvelle émerge dans ce western qui n'en est plus tout à fait un, et des gueules comme celles de Rod Steiger et James Coburn. [*Charlotte Pavard*]

NUIT SERGIO LEONE:
› **INSTITUT LUMIÈRE,** vendredi à 21h en présence de Vincent Maraval

AU PROGRAMME

Samedi

Tigre et Dragon de Ang Lee
en présence de Cheng Pei-Pei
› **Pathé Bellecour**, à 21h15

Hibiscus Town de Xie Jin
en présence de Fu Wenxia
› **Cinéma Opéra**, à 14h15

Adieu Poulet de Pierre Granier-Deferre
en présence de Thomas Ngijol
› **UGC Astoria**, à 21h

Non coupable de Henri Decoin
en présence de Marina Foïs
› **Cinéma Bellecombe**, à 20h30

Les Inconnus dans la maison de Henri Decoin
en présence de Jean-Loup Dabadie
› **Ciné Caluire**, à 20h30

Douze hommes en colère de Sidney Lumet
en présence de Fatih Akin
› **Charbonnière-les-bains**, à 20h

LUMIÈRE2018
GRAND LYON FILM FESTIVAL
13/21 OCTOBRE

Rédactrice en chef : Rébecca Frasquet **Suivi éditorial :** Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Clémence Kertudo

Imprimé en 12 300 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org

Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival